

Sémiotique et transmission : Le sens dans quel sens ?*

[Göstergebilim ve Aktarım: Hangi Anlamda?]

[Semiotics and Transmission: Meaning in What Sense?]

Denis BERTRAND**

Geliş Tarihi (Received): 04.08.2023 - Kabul Tarihi (Accepted): 02.11.2023 - Yayın Tarihi (Published): 31.12.2023 Makale Türü: Araştırma makalesi - Article Type: Research article - Type de l'article: l'article de recherche

Résumé

En posant la question de savoir « où » enseigner la sémiotique, on induit en même temps le « quoi » de la sémiotique, le « à qui », le « comment » et le « pourquoi » : toute la topique didactique est en jeu.

« Quoi ? » On s'attache d'abord à interroger la diversité conceptuelle de la sémiotique à partir de deux études de cas : (i) celui d'un espace urbain : les abords de la cathédrale Notre-Dame de Paris qui peuvent être lus sémiotiquement comme un récit, un « livre de pierre », et (ii) celui de l'expansion théorique de la sémiotique post-greimassienne – « les cinq doigts de la sémiose » en nous demandant à quelles conditions une synthèse didactique est possible.

« À qui ? » La sémiotique peut-elle avoir, à l'université, le statut de « méta-discipline » ? Quelle relation avec les autres disciplines ? Quel lien pédagogique entre destinataire et destinataire d'un savoir qui, applicable à tout objet, pourrait paraître, in fine, n'en avoir aucun ?

« Comment ? » Le lien entre la nécessaire élaboration conceptuelle d'un côté et l'opérationnalité concrète de l'autre est l'enjeu essentiel de la transmission du sens. Qu'il s'agisse de l'analyse littéraire et esthétique, de discours sociaux et politiques, ou d'objets visuels en situation, la sémiotique est un « faire ».

« Pourquoi ? » La grande crise écologique planétaire appelle une redéfinition des relations entre sciences exactes et sciences humaines. Dans quelle mesure la sémiotique peut-elle contribuer au nouvel éclectisme qui se dessine ? Comment peut-elle contribuer à la formation du « regard critique » ? La question des relations entre la distanciation théorique et l'engagement effectif est alors posée.

Mots-clés : Sémiotique, sémiose, disciplines, opérationnalité, critique, transmission

Özet

Göstergebilimin “nerede” öğretilceği sorusunu sorarak aynı zamanda göstergebilimin “ne”sini, “kim”ini, “nasıl”ını ve “neden”ini de sormuş oluyoruz: tüm didaktik konular söz konusudur.

“Ne?” İki vaka çalışması temelinde göstergebilimin kavramsal çeşitliliğini inceleyerek başlıyoruz: (i) Kentsel bir alan: göstergebilimsel bir anlatı olarak “taş kitap” olarak okunabilen Paris'teki Notre-Dame Katedrali'nin etrafındaki alan ve (ii) Yunan sonrası göstergebilimin teorik genişlemesi – “semiosis'in beş parmağı” - hangi koşullar altında didaktik bir sentezin mümkün olduğunu kendimize sorarak.

* Il s'agit de la forme éditée et améliorée du document présenté lors de l'événement spécifié : Atelier international de sémiotique de Balıkesir: Regarder Vers L'avenir À Travers La Sémiotique, 16-18 juin 2022, Avlu Congress and Culture Center-Balıkesir / Türkiye.

** **Auteur correspondant**: Denis BERTRAND, Professeur des universités émérite. Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis, Paris, denisbertrandcotar@gmail.com, <https://orcid.org/0000-0002-4013-4295>.

“Kime göre?” Göstergebilim üniversitede bir “meta-disiplin” statüsüne sahip olabilir mi? Diğer disiplinlerle ilişkisi nedir? Herhangi bir nesneye uygulanabilir olsa da sonuçta hiçbir nesneye uygulanamaz gibi görünen bir bilgi bütünüün yaratıcısı ile alıcısı arasındaki pedagojik bağ nedir?

“Nasıl?” Bir yanda gerekli kavramsal detaylandırma ile diğer yanda somut işlevsellik arasındaki bağlantı, anlam aktarımında temel meseledir. İster edebî ve estetik analizden, ister sosyal ve politik söylemden, isterse de görsel nesnelerin durumundan bahsediyor olalım, göstergebilim bir “yapma”dır.

“Neden?” Büyük küresel ekolojik kriz, müspet bilimler ile beşeri bilimler arasındaki ilişkinin yeniden tanımlanmasını gerektiriyor. Göstergebilim, şekillenmekte olan yeni eklektizme ne ölçüde katkıda bulunabilir? ‘Eleştirel bir bakış’ın oluşumuna nasıl katkıda bulunabilir? Bu kuramsal mesafe ile etkin katılım arasındaki ilişki sorusunu gündeme getirmektedir.

Anahtar Kelime: Göstergebilim, gösterge, disiplinler, işlevsellik, eleştiri, aktarım

Abstract

Asking the question: “Where” to teach semiotics? we simultaneously induce the “what” of semiotics, the “to whom”, the “how” and the “why”: the whole didactic topics is at stake.

“What?” We begin by examining the conceptual diversity of semiotics using two case studies: (i) that of an urban space: the surroundings of Notre-Dame Cathedral in Paris, which can be read semiotically as a narrative, a “book of stone”, and (ii) that of the theoretical expansion of post-Greimassian semiotics – “the five fingers of semiosis” - by asking ourselves under what conditions a didactic synthesis is possible.

“To whom?” Can semiotics have the status of a “meta-discipline” at university? How does it relate to other disciplines? What is the pedagogical link between the addresser and the addressee of a knowledge that, while applicable to any object, might ultimately appear to have none at all?

“How?” The link between the necessary conceptual elaboration, on the one hand, and concrete operationality, on the other, is the essential issue in the transmission of meaning. Whether it involves literary and aesthetic analysis, social and political discourse, or visual objects in the situation, semiotics is a “doing”.

“Why?” The great global ecological crisis calls for a redefinition of the relationship between the exact sciences and the humanities. To what extent can semiotics contribute to this new eclecticism? How can it contribute to the formation of a “critical gaze”? What should be the relationship between scientific distancing and socio-political commitment?

Keywords: Semiotics, semiosis, disciplines, operationality, criticism, transmission

1. Introduction

« Où enseigner la sémiotique ? » En choisissant d’aborder cette question, j’ai tout de suite considéré que nous avons affaire à une topique générale, assimilable à la célèbre grille de Quintilien, le grand théoricien romain de la rhétorique, dite grille QQQQCP : Quoi ? Qui et à qui ? Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ? C’est la topique didactique dans son ensemble qui est mobilisée.

L’enjeu est donc considérable, s’agissant de la transmission de la sémiotique d’une génération à l’autre. Si large que je ne l’aborderai ici que sous quelques aspects, d’autant plus qu’en matière d’enseignement théorique comme l’est celui de la sémiotique, les exemples, les cas concrets, les illustrations amusantes, les interactions enfin, font partie intrinsèque de la transmission.

Le « Quoi ? » de la sémiotique tout d’abord – peut-être devrait-on dire *des* sémiotiques. Puis le « À qui ? », car, la sémiotique ayant rarement un statut disciplinaire institué dans les établissements académiques, ses destinataires sont aussi bien les professionnels d’entreprise, les politiques ou les artistes que les étudiants et les chercheurs. Puis le « Comment ? », la démarche sémiotique impliquant un va-et-vient productif entre le concept et la problématisation d’un côté, la pertinence et l’efficacité de l’autre – ne serait-ce qu’en termes d’opérationnalité concrète. Et enfin le « Pourquoi ? », ce « pourquoi » qui élargit notre horizon. Car la grande crise climatique planétaire dans laquelle nous sommes entrés appelle une réflexion renouvelée sur les relations entre les disciplines susceptibles de la prendre cognitivement en charge – des sciences exactes aux sciences humaines et sociales, qui ne peuvent plus s’ignorer, embarquées si on ose dire dans le même bateau. La sémiotique, transversale par nature car elle se définit comme une méthode, a selon nous un rôle de « passeur » à jouer.

De plus, cette crise appelle aussi une prise en charge didactique indispensable pour sensibiliser les citoyens et les gouvernants à cette question cruciale du réchauffement et de l’effondrement de la biodiversité : en d’autres

termes, elle exige un travail de vulgarisation au sens noble du mot, alors même que le problème est d'une redoutable complexité. Il mobilise en effet, simultanément, la physique, la géologie, la climatologie, l'océanographie, la chimie, la biologie, la sociologie, les sciences du langage, la philosophie, la pédagogie et bien entendu la politique. Pour illustrer, sémiotiquement, cette problématique, je prendrai appui sur trois pages de la bande dessinée de Jean-Marc Jancovici et Christophe Blain, *Un monde sans fin*, publiée à Paris en 2001, chez Dargaud (Jancovici, 2021). Livre impressionnant sur la question énergétique avec son impact sur le climat, qui parvient à résoudre, stratégiquement, ce massif de complexité – et même à être tragiquement drôle.

Donc « quoi », « à qui », « comment », « pourquoi » sont les quatre questions qui structureront cet exposé. On aura remarqué que j'ai omis le « où »... parce que, potentiellement, ce « où » est partout. De fait, par vocation scientifique, la sémiotique a une visée universelle. Son enseignement, sous des conditions spécifiques de transmission bien entendu, pourrait avoir lieu d'être n'importe où... au risque, certes, du « nulle part ». Son objet en effet est « le monde de la signification », monde qui définit « *essentiellement* le monde humain » (Greimas, 1966, p. 5), écrit Greimas en introduisant *Sémantique structurale*. Même s'il ajoute, au début de son deuxième livre, *Du sens*, qu'« il est extrêmement difficile de parler du sens et d'en dire quelque chose de sensé » (Greimas, 1970, p. 7).

Bref, à ces quatre questions, je ne chercherai pas à répondre globalement ou exhaustivement, ce serait absurde. Je me contenterai à chaque fois de quelques observations qui, je l'espère, seront assez « parlantes » pour avoir un effet métonymique de généralisation et d'ouverture.

2. Le double « quoi ». Un cas de sémiotique urbaine : les abords de Notre-Dame de Paris

Pour illustrer synthétiquement ces questions, je commencerai par un cas. Un cas d'étude sémiotique actuel et en situation. Au centre de Paris, il y a une île, l'Île de la Cité. A l'extrémité Sud-Est de cette île, il y a une cathédrale, Notre-Dame de Paris. Cette cathédrale, phare culturel, religieux et touristique de la ville et du pays, avec ses 12 millions de visiteurs annuels, a brûlé le 15 avril 2019. Tout le monde s'en souvient. La restauration est en cours, conduite par le Ministère de la Culture, c'est-à-dire par l'État. Mais la Ville est propriétaire des abords de la cathédrale et donc de l'accès au monument. Elle a lancé un grand appel d'offre auprès des architectes, urbanistes et paysagistes pour transformer ces abords et mieux accueillir les visiteurs. Le chantier débutera en 2024, quand la cathédrale sera restaurée.



Figure 1

Afin de nourrir le dossier de cet appel d'offre et de mieux informer les candidats, la municipalité a fait réaliser trois études préalables : une *étude historique* de l'environnement immédiat de Notre-Dame, l'histoire de son parvis, de ses quais, de ses bâtisses, des rues avoisinantes, avec l'énorme transformation du baron Haussmann au XIXe siècle ; une *étude urbanistique et paysagère*, sur l'environnement minéral et végétal, sur les relations entre les espaces, sur les points de vue en amont et en aval de l'édifice ; et enfin, une *étude sémiotique*, dont j'ai eu le plaisir d'être chargé, concernant les « représentations » des abords de Notre-Dame, entre sens littéral et significations symboliques. Ce qui est peut-être le plus intéressant est la relation entre les trois disciplines

qui résulte de ce travail – Histoire, Urbanisme et Sémiotique –, trois études conduites « en aveugle ». La Ville envisage leur publication conjointe sous forme de livre.

Spécificités, convergences et complémentarités se dégagent de cet ensemble pluridisciplinaire. La sémiotique y joue un rôle de pivot.

A la différence des deux autres démarches, qui sont ancrées dans la réalité « objective » des faits, la sémiotique a pour particularité de conceptualiser l'observable. C'est ainsi qu'elle considère qu'il ne peut y avoir d'objet en soi mais que tout observable est soumis aux contraintes perceptives aussi bien que cognitives de la perspective : comme on le sait, il est impossible de tout voir d'un objet, la *quiddité* de la chose échappe inexorablement et on la perçoit toujours « selon », selon certaines perspectives. Celles-ci s'organisent, du côté du sujet, en différents « points de vue », et du côté de l'objet en diverses « focalisations ». L'étude a donc été structurée selon trois perspectives : une perspective sensible, une perspective narrative et une perspective cognitive.

La *perspective sensible* est d'abord celle de la perception. Elle reprend notamment l'Histoire du parvis devant la cathédrale. Celui-ci a fait l'objet de remaniements considérables au cours des siècles, comme le montre le plan ci-dessous, qui réunit en un seul dessin, comme une radiographie, toutes les transformations historiques du bâti dans l'espace devant la cathédrale aujourd'hui dénudé :



Figure 2

Mais la transformation majeure montre surtout la remarquable relativité culturelle de la perspective. La perspective verticale et ascensionnelle du Moyen-Âge faisait découvrir soudain, au bout d'une rue étroite, le formidable jaillissement de la cathédrale lorsque le regard, saisi par les sculptures des portails, est tiré vers le ciel, comme emporté par une élévation mystique. À cette perspective verticale est venue s'opposer la perspective horizontale imposée par l'immense parvis créé au XIX^e siècle. Avec lui, on invente le regard touristique, qui tient à appréhender l'ensemble – le panorama – avant le détail, à voir de loin avant de voir de près, selon une toute autre rationalité de la vision, une autre *épistémè* visuelle. Pour la sémiotique, ce double statut du parvis, historiquement différencié, montre la variabilité de la perception elle-même et sa complexité. Car ce caractère perceptif de la perspective est aussi simultanément cognitif et axiologique – extension proprement sémiotique qui justifie sa place centrale dans la démarche.



Figure 3

Un autre concept commande aussi la lecture de l'espace du parvis devant Notre-Dame, un concept *aspectuel* cette fois. La catégorie grammaticale de l'aspect désigne, comme on le sait, un certain point de vue sur un procès prédicatif. La sémiotique a étendu ce concept à l'ensemble des langages, au-delà du verbal donc, et

notamment au langage spatial. On constate alors que le parvis exalte clairement, au-dessus de tout autre, l'aspect inchoatif. Tout y est commencement, tout y parle de l'origine. On peut même en dresser une typologie.

- *Origine symbolique*, avec ce « point de non-généricité » qui permet, lorsqu'on se place en un lieu et en un seul sur le parvis, de faire coïncider la tête de la Vierge-à-l'enfant – là haut, sculptée et disposée quelques mètres devant la grande rosace – avec le centre même de cette rosace. Ce visage devient alors un foyer de rayonnement, transformant la perception qu'on a de cette rosace : figure géométrique, voici qu'elle se transforme en auréole, puis, fusant dans les rayons de pierre de la rosace, en explosion de lumière émanant des visages de la Vierge et de son Fils ; on peut alors mieux saisir le symbole qu'exprime le nom du lieu : « Notre Dame ».
- *Origine spatiale* et géographique, ensuite. De manière plus référentielle cette fois, une dalle circulaire sur le parvis indique le point kilométrique zéro des routes nationales de France. Elles partent d'ici même, pour aller aux six coins de l'hexagone, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. L'Hexagone, figure cartographique canonique de la France, qui suffit souvent à la désigner, réunissant la courbe du cercle et la droite de la géométrie angulaire, impose un imaginaire cartésien de rationalité.
- *Origine historique* ensuite, avec la « crypte archéologique » sous le parvis. Les ruines qu'on y a découvertes, à l'occasion du creusement d'un parking souterrain, révèlent les origines de Lutèce en faisant voir les traces des premières implantations à l'époque romaine. Elles descendent le temps, du premier siècle jusqu'aux égouts du XIX^e en passant par les fondations des églises du haut Moyen-âge et des bâtisses au fil du temps.
- *Origine politique*, enfin, avec le monument de bronze, érigé après la défaite française de 1870, en l'honneur de Charlemagne et de ses neveux, Roland et Olivier, héros de la *Chanson de Roland*. Cette chanson de geste, épopée disputée entre philologues allemands et français à la fin du XIX^e siècle, après la défaite en 1870 contre les Prussiens, est proclamée à l'époque en France comme le récit fondateur de la Nation elle-même, « la douce France », enseignée dans toutes les écoles primaires du pays.

Ainsi, l'aspectualité sémiotique fait ressortir la formidable convergence idéologique du paradigme des origines en ce lieu central et originaire du pays tout entier.

Cette perspective sensible embrasse aussi la *figurativité*, celle des quatre éléments et de leur immédiate transfiguration en symboles : l'eau, la pierre, l'air et le feu. Car, comme me le disait un chanoine de Notre-Dame, dans la tradition chrétienne « rien ne signifie qui ne soit en même temps symbole ». L'eau, celle la Seine qui se sépare en deux bras à la pointe Est de l'île, évoque le récit de la séparation des eaux de la mer Rouge par Moïse dans l'Ancien Testament. C'est aussi l'eau du baptême, de Saint Jean-Baptiste, et l'eau de la fécondité. De plus, la Seine coule d'Est en Ouest, indiquant la source, du côté de l'Orient, horizon mystique dans cette tradition religieuse. Quant à la terre, à travers la *pierre* qui est si présente, faisant de cette île un monde minéral, c'est celle de la fondation. On connaît la formule : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église ». C'est dire que cette pierre est « métamorphique » et sa métamorphose par la sculpture (si abondamment reprise, retravaillée et même recrée par Viollet-le-Duc dans sa restauration du XIX^e siècle), cette métamorphose fait surgir le vivant, le végétal, l'animal (et le monstrueux), l'humain (et le divin). Et je passe sur le végétal effectif des squares et des jardins, avec le double imaginaire du jardin d'Eden et du « *locus amoenus* » médiéval. L'air, de son côté, fournit la figure céleste et l'horizon eschatologique du paradis, « Notre Père, qui êtes aux cieux... » dit la célèbre prière. Enfin le feu, avec sa bivalence, dit la vie avec les flammes de l'Esprit Saint sur les têtes des apôtres leur offrant le don des langues le jour de la Pentecôte ; mais il dit aussi la damnation et la mort, avec les feux de l'Enfer et la Géhenne de l'incendie fatal de ce 15 avril 2019.

La *perspective narrative* des abords de Notre-Dame est aussi remarquable. La sémiotique l'ordonne à partir des modalités, entre croire, vouloir et pouvoir faire, en inscrivant ces modalités à l'intérieur du schéma narratif. Ici, sur l'île de la Cité, domine le pouvoir. En effet le récit qui s'y lit peut être résumé en une formule modale : c'est l'Île du jugement. Les bâtiments qui l'occupent, « Notre-Dame », l'« Hôtel-Dieu », le « Palais de justice », le « Tribunal de commerce », l'« École de la Magistrature », la « Préfecture de Police » ont tous en partage un trait judicatoire : confession et pénitence (à l'église), examen et diagnostic (à l'hôpital), procès et verdict (au tribunal), l'exécution de la peine enfin (par la police)... On peut y voir une expansion du portail central de la cathédrale, Portail du *Jugement dernier*. Le jugement est le plus souvent négatif, mais il peut aussi être positif : salut, santé, innocence.... Quoi qu'il en soit, c'est l'Île de l'exercice du Pouvoir.

Plus encore, rapporté aux séquences ordonnatrices du schéma narratif de la sémiotique, le jugement correspond à la séquence de la Sanction, qui présuppose l'action effectuée et la compétence d'agir. On observe que, dans l'espace urbain de la ville de Paris, les séquences de l'action sont situées au nord et au sud de l'île (le Marais et le Quartier latin) : là on agit, là on échange, là on commerce. Alors que sur l'île, on juge, on sanctionne.

Dernière observation enfin sur cette perspective narrative : le récit historique de Notre-Dame. Ce récit est, lui aussi, déterminé par un trait aspectuel, celui de l'inaccompli, du non-fini, du non-terminatif. L'histoire de Notre-Dame est celle de *l'inachèvement essentiel*. Victor Hugo, dans son célèbre roman *Notre-Dame de Paris*. 1482 (1831), la définit comme un « édifice de transition », transition entre l'architecture romane (dont elle garde les traces) et l'architecture gothique (qui ne sera totalement « accomplie » que dans la Sainte Chapelle, juste à côté, érigée par Saint-Louis). Plus encore, c'est une histoire en devenir permanent : de dégradations en restaurations. La Révolution française l'avait condamnée à disparaître, elle était ruine ; Victor Hugo l'a fait renaître et l'architecte Viollet-le Duc a concrétisé cette renaissance. Elle est tour à tour sacralisée et cible de l'Histoire. En elle se conjuguent la réalité et le mythe.

Je ne dirai qu'un mot de la *perspective cognitive*. Celle-ci, du point de vue sémiotique, passe par l'énonciation, par le discours en acte et par le discours cité. En effet, les représentations qu'on se fait de Notre-Dame résultent largement de ce qui a été écrit, peint, sculpté, filmé, de tout ce qui a été dit d'elle, créé à partir d'elle, chanté en son sein... La médiation de ces discours façonne la perception actuelle que nous en avons, l'enrichit et la relativise. Pour reprendre un terme de Paul Ricœur, ces médiations discursives conduisent à une *refiguration* du sensible. La première est évidemment ce grand roman de Hugo que j'évoquais à l'instant, texte de fiction qui a connu, dans le réel, une fonction pragmatique décisive. Il a renouvelé la vision du monument, ou plutôt, avec la Esmeralda et Quasimodo, il l'a rendu à nouveau visible, alors qu'il s'enfouissait dans la non-visibilité.

Mais vous voyez que le « quoi ? » était ici double : c'était celui de l'objet d'étude et celui de la sémiotique qui permettait de l'étudier. L'objet à décrire, la méthode pour le faire. Les sémioticiens auront reconnu dans ma démarche quelques uns des ensembles conceptuels classiques de la discipline, avec le passage de la perception à la figurativité, avec les formes de la narrativisation, avec les modalités qui qualifient les actants et la schématisation narrative qui les inscrit dans une cohérence transformatrice globale, avec l'aspectualisation qui résulte de la perspective elle-même et en commande les mécanismes, avec les phénomènes d'énonciation, directe, indirecte et rapportée qui font que tout ce que nous percevons a déjà été façonné par quelque mise en discours, car nous sommes tributaires de la praxis énonciative.

Le « à qui ? », en l'occurrence, ce sont tous les partenaires impliqués dans l'opération de rénovation future des abords de Notre-Dame. Cette étude sémiotique a (et a eu, lors de multiples présentations plus ou moins détaillées) pour destinataires les responsables municipaux qui l'ont commanditée, l'archevêché impliqué dans le processus, les équipes d'architectes et d'urbanistes candidates au concours (résultat proclamé en juillet 2022), les citoyens impliqués dans la concertation, les spécialistes de l'Unesco garants de la préservation du site classée au patrimoine universel de l'humanité et, bien sûr, les représentants politiques des élus du Conseil de Paris, de gauche et de droite, ceux qui votent les budgets.

Le « comment ? », je l'ai évoqué, c'est l'exercice propre à la conceptualisation sémiotique. Le dispositif méthodologique, issu du parcours génératif de la signification, est le produit d'élaborations théoriques dont le fondement est structural. Ce dispositif agit comme une grille de questionnement et un foyer d'hypothèses possibles pour « mieux comprendre » et « expliquer plus » (selon la formule fameuse de Paul Ricœur). Le résultat, me semble-t-il, peut faire surgir des rapports inaperçus, du moins je l'espère, et produire un véritable dessillement sur la vision du lieu, générant à son tour des idées nouvelles. L'étude sémiotique s'achève ainsi par une série détaillée d'une vingtaine de préconisations concrètes. La justification de l'étude est en quelque sorte de suggérer, de mettre derechef en perspective, de faire apparaître des nouveautés, d'ouvrir des possibles. Bref c'est là son « Pourquoi ? ».

3. La topique « quoi », « à qui » et « comment » : sémiotique évolutive

Mais revenons sur la topique des questions annoncées au début. Les concepts qui sous-tendent l'étude que je viens de résumer illustrent le modèle d'analyse standard et opérationnel stabilisé à l'époque du parcours génératif, c'est-à-dire vers les années 1980, lorsque fut publié le principal ouvrage de référence, le *Dictionnaire de sémiotique* (1979 exactement) de Greimas-Courtés. Greimas est décédé en 1992. Ses collaborateurs et ses proches ont poursuivi, par la suite, l'œuvre entreprise. Et cette nouvelle période de la sémiotique a été d'une productivité théorique et conceptuelle remarquable.

Or, il est frappant d'observer un contraste saisissant entre cette seconde période historique de la sémiotique (appelons-la post-greimassienne) et la première. Ce contraste concerne le destinataire, le « à qui ? » de notre topique. En effet, alors que cette première période avait donné lieu à un nombre assez considérable de publications pédagogiques, d'introductions à la sémiotique, d'initiations, de précis et de manuels – tant en France qu'en Italie (en Italie surtout), en Belgique, au Brésil et dans bien d'autres pays –, les développements de la seconde période sont tous restés dans le champ théorique, sans ouvrages introductifs. Greimas était non

seulement un théoricien inventif, il était également un pédagogue hors pair. Qu'il s'agisse de concepts importés (comme l'isotopie), de modèles formels (comme le carré sémiotique), d'instruments narratifs (comme l'actant ou la modalité) ou de schémas canoniques (schéma narratif, passionnel, esthétique, etc.), la transmissibilité était leur marque de fabrique : les lecteurs se les ont appropriés, ils se prêtaient à des reformulations, à l'épreuve du réel sur des œuvres et même à des développements originaux : la pédagogie s'en est emparée, non sans excès bien sûr. Mais c'est ainsi que ces modèles et concepts ont pu pénétrer assez profondément le champ social, bien au-delà des cercles de spécialistes. On peut donc s'interroger sur le relatif silence pédagogique qui enveloppe les productions des successeurs de Greimas, en dépit de leur remarquable créativité théorique.

Sans prétendre bâtir ici une histoire de la sémiotique post-greimassienne, ce qui serait évidemment irréaliste, je voudrais esquisser les implications théoriques au sein de notre discipline de ce qui a constitué l'événement majeur de cette histoire, peut-être son ciment, à partir du début des années 1990 : ce qu'on a appelé le *tournant phénoménologique de la sémiotique*. J'évoquerai brièvement cinq voies de développement de cette sémiotique post-structurale, comme les cinq doigts de la main : je les appelle les *cinq doigts de la sémiose*.

Je m'en tiens, précisons-le, à l'héritage sémiotique français. Ces matériaux théoriques sont plus ou moins divergents, parfois même conflictuels. Pourtant, en prenant un peu de recul, on peut aisément reconnaître leur appartenance à un même ensemble tant ils sont liés, comme on va le voir, par des relations de parenté épistémique.

Deux grands traits à mes yeux les relient : d'une part, tous issues de la sémiotique d'origine greimassienne, ces cinq courants assument globalement ses principes structuraux fondateurs, à savoir les conditions d'immanence et de différence au fondement de la saisie du sens. D'autre part, prenant acte du tournant phénoménologique que je viens d'évoquer, elles se détachent des seules architectures formelles pour s'intéresser aux conditions de surgissement du sens, à l'événement de sémiose lui-même. Cette sémiose n'est plus seulement définie comme la relation nécessaire entre un plan de l'expression et un plan du contenu, selon la formulation de Hjelmslev, elle est aussi un événement sensible qui se fonde dans la perception, et plus radicalement dans la corporéité.

Voici donc ces perspectives contemporaines de la sémiotique post-structurale, identifiées par un concept central et par le nom de l'auteur qui l'incarne le mieux :

1. La sémiotique des *pratiques* (Jacques Fontanille)
2. La sémiotique *tensive* (Claude Zilberberg)
3. La sémiotique des *instances* (Jean-Claude Coquet)
4. La sémiotique des *interactions* (Eric Landowski)
5. La sémiotique de l'*esthésie* (Jean-François Bordron).

Il est bien entendu impossible, dans le peu de temps qui me reste, de présenter chacun de ces courants. Pourtant, si dans une situation médiatique un journaliste me demandait de résumer en une phrase ce qui fait le propre de chacun de ces champs sémiotiques, je dirais à peu près ceci.

1. La *sémiotique des pratiques* s'attache à élargir l'approche du sens limitée au texte conçu traditionnellement comme « tout de signification » pour prendre en charge les enveloppes successives, elles-mêmes saisies comme des univers signifiants, qui en assurent la mise en pratique et qui conduisent du texte à son support, de celui-ci à la scène où il circule, puis aux stratégies d'appropriation ou d'échange, et enfin, couronnant le tout, à la forme de vie qui intègre toutes ces strates antérieures et assure le partage social effectif du sens.
2. La *sémiotique tensive*, elle, prenant en compte les oppositions catégorielles de l'analyse structurale, dénonce leur caractère apparemment discontinu et montre le continuum élastique qui les sous-tend, expliquant par exemple qu'une opposition telle que « ouvert vs fermé », qui appelle un raisonnement implicatif de type « si c'est ouvert, alors je peux le fermer », s'étire vers les extrêmes avec le « béant vs l'hermétique », lorsque l'implication ne fonctionne plus mais qu'apparaît alors la possibilité du raisonnement concessif, tel que « bien que ce soit hermétique, je l'ouvre ! bien que ce soit béant, je le ferme ! », suscitant alors la surprise, l'inattendu, en un mot ce qu'on appelle un événement.
3. La *sémiotique des instances* énonçantes, quant à elle, associe la prédication et la perception, deux modes d'enracinement dans le monde, en distinguant, au sein de l'actant énonçant, l'instance non-sujet qui parle comme un automate, sous la dictée de l'usage ou de ses passions, assurant ainsi sa prise sur le monde, et l'instance sujet qui, au contraire, s'assume, s'extirpe de l'expérience vive pour faire un retour réflexif, celui de la reprise, accordant alors la *phusis*, cette immersion dans le sensible, une primauté sur le *logos*.

4. La *sémiotique des interactions* prolonge cette approche phénoménologique en mettant l'accent sur les régimes de relation entre les sujets (de parole), ou entre les sujets et les objets (les choses), et en imposant entre eux différents modes d'ajustement qui déterminent leurs conduites et débouchent sur une typologie où la *programmation* par exemple, prévisible et ordonnée, s'oppose à l'*aléa*, imprévisible irruption du sensible, pure esthésie où le sujet se soumet à des effets de sens « contagieux ».
5. La *sémiotique de l'esthésie*, enfin, dans une perspective phénoménologique plus radicale, aborde frontalement la question de la manière dont le sens « prend » et « prend forme » dans la sémiologie perceptive, à travers trois moments successifs : le *moment indiciel*, quand quelque chose fait signe mais est encore inassignable, suivi du *moment iconique*, lorsque la chose acquiert une forme par analogie avec des formes déjà mémorisées, et suivi enfin du *moment symbolique*, où la chose perçue, inscrite dans un système de règles, explicites ou implicites, formelles ou diffuses, trouve sa place dans le monde axiologisé du sens, et est alors identifiée et reconnue.

Cet aperçu succinct sur ces cinq doigts de la sémiologie suffit à en disposer l'ensemble sur un modèle général. Il apparaît en effet assez clairement que les contributions s'inscrivent entre les deux polarités théoriques indiquées plus haut : d'un côté, celles qui restent adossées au concept de structure en se fondant sur le principe d'immanence (axe des abscisses du modèle), et de l'autre, celles qui, affaiblissant ce principe ou entendant même rompre avec lui, sont davantage déterminées par la polarité sensible, perceptive et phénoménologique (axe des ordonnées) opposable à la précédente.

C'est ainsi que la sémiotique des pratiques s'inscrit dans la tradition de l'analyse structurale en étendant son champ de pertinence ; et que, à l'opposé, la sémiotique de l'esthésie, tout en formalisant, s'attache à décrire la gradualité mouvante de l'avènement du sens. Le schéma tensif montre qu'on a toujours affaire à un mixte de ces polarités. Dès lors, si les divergences et les contradictions sont par nature productrices d'idées nouvelles, il n'empêche : un véritable dialogue entre ces orientations sémiotiques pourrait peut-être donner forme à une théorie générale, synthétique par ses concepts, opérationnelle par ses analyses et pédagogique par ses finalités de transmission.

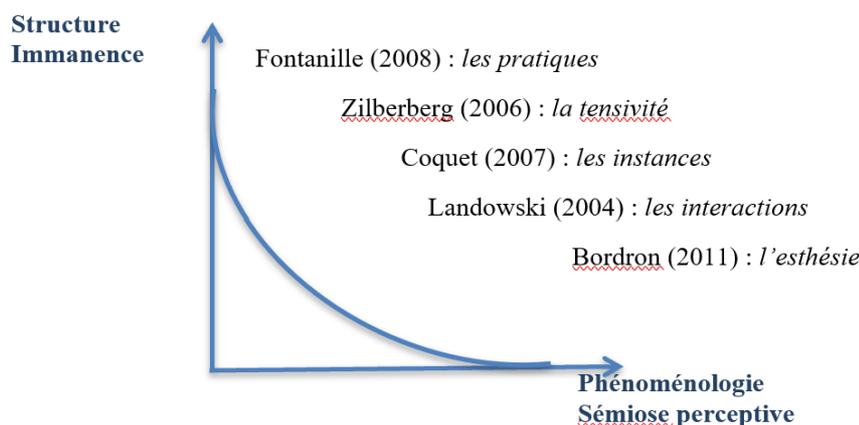


Figure 4: La Sémiotique post-greimassienne : cinq courants issus de la sémiotique structurale

4. En quête du *pourquoi* : « du miracle énergétique à la dérive climatique »

Venons-en au dernier point : le « pourquoi ? ». J'aimerais ici montrer, ou du moins suggérer, comment ces avancées théoriques de la sémiotique post-greimassienne nous aident à appréhender le phénomène nouveau qui se déroule sous nos yeux dans le champ du discours : l'interpénétration inédite des différentes disciplines – sciences exactes et sciences humaines réunies – sous la poussée anxieuse du réchauffement planétaire.

L'intitulé indiqué ci-dessus, « du miracle énergétique à la dérive climatique », est le sous-titre du livre de Jean-Marc Jancovici et Christophe Blain, *Le monde sans fin*, évoqué plus haut (et publié à Paris, chez Dargaud, en 2021). L'urgence de la transmission explicative des causes de cette crise du CO₂ destructrice du vivant sur notre planète a conduit à une alliance rare : celle d'un scientifique énergétique, hautement spécialisé, exigeant au niveau théorique et conscient de la gravité des temps, avec un auteur de bandes dessinées, connu pour son humour et sa légèreté. Cette alliance permet de rendre accessible la grande complexité du problème à un public aussi large que possible, et ainsi de le sensibiliser, voire de le mobiliser.

Je n'entrerai pas dans le débat théorique transversal à ce livre, et à la qualification de « saint-simonien » qui frappe Jancovici : cela signifie qu'il fait reposer ses analyses sur l'inflexibilité des lois physiques, ne laissant qu'une marge de manœuvre (politique) très faible au sujet humain. Je m'intéresserai seulement aux stratégies

discursives de la transmission et sur ses rapports avec la sémiotique contemporaine. On peut parler à ce sujet de stratégies poly-sémiotiques (ce qui renvoie à la sémiotique des pratiques). On pourrait aussi mener une investigation sur le chassé-croisé, dans le texte et les images, entre l'objectivité implacable des raisonnements explicatifs et la subjectivité d'un discours embrayé, dialogique et exploitant le registre comique (ce qui renvoie à la sémiotique des instances).

4.1. Énergie et transformation

Le livre s'ouvre sur « les flux » – concept non définissable qu'on peut ranger dans la partie axiomatique de la théorie – ces flux qui permettent au monde d'exister. Au premier rang de ces flux : l'énergie. Le mot apparaît en très grosses lettres, page 2. Le *plan de pertinence* est posé.

Comme on le voit aujourd'hui dans le monde entier, le débat sur l'énergie est central et, dans le double contexte de la guerre en Ukraine et du réchauffement climatique, il est des plus passionnels : débat sur le nucléaire et le renouvelable, débat sur le poids financier de l'énergie sur les ménages, débat sur l'inégalité face à l'énergie et sur son gaspillage. L'énergie et la valeur ont ainsi parties liées.

Quelques pages plus loin dans la bande dessinée (Jancovici, Blain 2021, 27), le narrateur pose la question : « Hum... Tu peux m'expliquer comment on mesure l'énergie ? » La réponse est développée au cours des trois pages que j'ai sélectionnées.



Figure 5

Mais avant d'envisager la stratégie persuasive du discours pédagogique, un mot sur une question sémiotique. On peut en effet observer qu'il n'y a pas d'entrée « énergie » dans le *Dictionnaire* de sémiotique de Greimas et Courtés : ce mot aurait pu se situer entre « encodage » et « Engendrement ». Mais il ne s'y trouve pas. On peut s'en étonner, eu égard à son caractère décisif dans notre espace signifiant. La question a été posée à plusieurs reprises et a fait débat. Greimas refusait le statut de concept sémiotique à ce terme référentiel. Il le réservait à la physique. Ou à la spiritualité (on parle d' « énergie spirituelle »). Dans tous les cas, il sortait du plan de pertinence de la théorie et faisait entrer le monde extérieur dans l'immanence du texte.

On sait par ailleurs que le concept-clef de la sémiotique narrative, donc de la sémiotique générale, est « transformation » : c'est-à-dire le passage d'un état à un autre, de la « pauvreté » à la « richesse » ou inversement, du « bonheur » à la « tristesse » ou du « départ » à « l'arrivée », etc. On peut considérer que toute transformation narrative résulte de l'énergie qui l'a rendue possible, mais le concept se définit exclusivement sur un horizon grammatical, prédicatif : un *énoncé de faire* transforme deux *énoncés d'état* de jonction, assurant le passage d'un état de disjonction à un état de conjonction et inversement. Le concept d'énergie est donc inutile, ou non pertinent, et on va en avoir la preuve dans la bande dessinée

En effet, démarche scientifique oblige, les concepts explicatifs, en réponse à la question du narrateur, sont successivement déroulés, logiquement enchaînés (règle d'inclusion), précisément définis, et pédagogiquement justifiés : énergie > joule > kilowattheure (kWh, énergie thermique) > puissance...

Et voici la définition de la puissance (Jancovici, Blain 2021, 27) : « La puissance représente l'énergie par unité de temps dont tu as besoin » et la bulle suivante précise, énonçant la définition de « puissance » : « C'est la *transformation du monde par unité de temps* ». Cette définition est elle-même prolongée par un rapport tensif : « Plus une machine est puissante, plus elle transforme le monde en peu de temps ». Suivent alors les exemples : « plus un radiateur est puissant, plus il va chauffer la pièce en peu de temps », etc. Le sémioticien, en se référant à la narrativité standard, s'y retrouve alors et pourra conclure : l'énergie, c'est de la transformation. Le même, plus moderne, en se référant à la sémiotique tensive, y verra l'expression d'une corrélation inverse entre phénomènes d'intensité, du type : « plus de plus et moins de moins ».

4.2. Quantification et mesure : la conscience d'échelle

Dans le développement qui suit, sur la puissance des machines comparée à celle, infiniment moindre, du corps humain, la stratégie explicative repose sur deux piliers : la quantification et la variation d'échelle.



Figure 6

D'une part, l'énoncé des quantités et la multiplication de ces énoncés à travers la diversité des exemples permettent d'introduire un faire comparatif : entre énergie et corps, entre corps humain et gasoil, entre l'énergie dépensée par de petits appareils ménagers et leur équivalent humain (sous forme de cyclistes en l'occurrence). D'autre part, la mesure résultant de la comparaison fait apparaître les échelles, les variations d'échelle, et plus précisément l'abîme qui se creuse, sur la base d'une même échelle de mesure, entre les valeurs de production énergétique d'un corps humain, et celles d'une machine dotée d'un moteur dont l'énergie vient, directement ou non, de la combustion de matériaux fossiles.

Là encore, tout ce système de corrélations rencontre les hypothèses centrales de la sémiotique tensive, et pourrait être analysé au moyen de ses modèles : la façon dont surgissent, par exemple, des polarités extrêmes, inconciliables du fait de leur intensité.

L'argumentation dans son ensemble vise ainsi à *démasquer l'illusion figurative de la familiarité* (avec un mixer ménager, avec un aspirateur, avec l'ascenseur...), et, ce faisant, à donner au lecteur ce qu'on peut appeler une « *conscience d'échelle* ». La mesure des écarts (et des dépendances) installe ainsi une étrangeté au sein des évidences familières. On peut alors comprendre ce parcours discursif du point de vue phénoménologique : le ressort narratif est celui d'une aventure de la perception. L'invisible devient visible, l'insensible devient sensible. La suspension des habitudes, des savoirs acquis, des croyances vécues comme des évidences, font vivre une expérience des sens et du sens proche de l'*époque* phénoménologique.

C'est ainsi que le « savant » accoutume son destinataire, par la multiplication graduée des exemples, à une *transformation progressive de son régime perceptif*.

4.3. Croisée des instances, registres de discours, collision des disciplines

Or, observons encore que sur cette trame de fond se déploie une trame de surface, mettant en scène les sujets humains dessinés. Et cette trame est d'ordre énonciatif : les jeux de langage, les ruptures de ton, les effets passionnels : surprise, fatigue, dérision de l'expérimentateur...

Plusieurs registres de discours coexistent donc simultanément. Il sont rapportés à des instances énonçantes, plus ou moins fixées dans les rôles thématiques des deux énonciateurs : le savant qui explique, sérieux et imperturbable sous la dictée du monde, et le narrateur destinataire du savoir, curieux, naïf et maladroit. Des personnages-types en somme.

Mais cette coexistence des instances dans l'acte énonciatif va plus loin : elle rend possible la présence simultanée de champs disciplinaires différents. Cette co-présence est manifeste dans l'énonciation certes, et cela en soi n'est pas très nouveau : dans le genre didactique, l'emploi d'un registre ludique pour atténuer l'austérité d'un registre sérieux fait partie de la pratique pédagogique classique (stéréotype bien connu : apprendre en s'amusant). Mais cette co-présence se trouve également au cœur des contenus figuratifs, thématiques et pathémiques : cela signifie que l'objectivité scientifique cohabite ici avec les affects, avec le sentiment de la menace, avec l'inquiétude de la catastrophe imminente, déployant alors les états de ce que Jean-Claude Coquet appelle le non-sujet passionnel, soumis aux passions qui s'imposent à lui en cette circonstance : la nostalgie d'un monde révolu, l'angoisse, le désespoir.

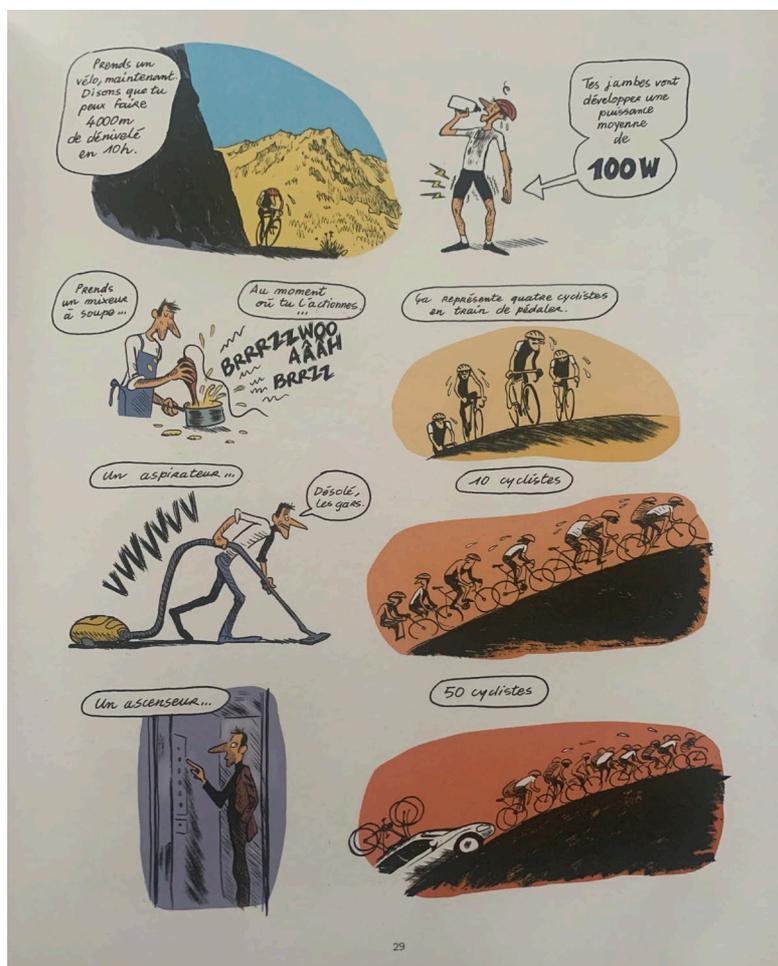


Figure 7

5. Conclusion

On terminera en rappelant le parcours suivi, et ses trois étapes. A partir de la question de l'enseignement de la sémiotique, qui est notre point de départ, la topique générale de la didactique se dessine : ses contenus et ses concepts, ses acteurs, ses principes, ses méthodes. L'analyse sémiotique des abords de Notre-Dame de Paris, du fait du contexte de l'étude, de ses destinataires, de ses enjeux pragmatiques, etc., m'a paru mobiliser, de façon assez caractéristique, l'ensemble de ces *topoi*.

On en restait cependant à l'exploitation de ce que certains ont appelé le modèle standard de la sémiotique greimassienne. L'examen des recherches ultérieures dans ce domaine m'a conduit à une synthèse que j'ai appelé les « cinq doigts de la sémiose ». Chacun des chercheurs représentatifs de ces courants articule l'héritage structural avec les préoccupations liées au tournant phénoménologique de la sémiotique qui invite à saisir le sens au plus près de la perception et du corps lui-même.

Enfin, le contexte contemporain de la grande crise du climat et de la biodiversité implique que les disciplines quittent leur tour d'ivoire, se rencontrent, se confrontent et repensent leur économie commune. L'exemple d'une bande dessinée scientifique et alarmiste vient à point nommé pour en faire le constat. Mais surtout il nous permet de mesurer le rôle de *passer transversal* que la sémiotique, avec ses nouveaux paradigmes, peut jouer dans cette supra-disciplinarité.

Cette contrainte pluridisciplinaire me paraît étroitement liée à l'intensité du changement climatique, dont tous les vivants font l'expérience, et à son extensité que trahit sa généralisation rapide autour de la planète. Cette *intensive-extensité*, traduite en urgence, lui confère une puissance régissante : tout ne peut qu'être vu à travers son filtre. Quelle est, quelle sera, quelle pourrait être alors la place de la sémiotique dans un tel contexte ? De quelle « mission » peut-elle être investie ? Son expérience de la transversalité est-elle un atout ? Quel est dans ce contexte l'enjeu de sa transmission ?... Autant de questions qui restent ouvertes.

Bibliographie

- Bordron, J. F. (2011). *L'iconicité et ses images. Etudes sémiotiques*. PUF, « Formes sémiotiques ».
- Coquet, J. C. (2022). *Phénoménologie du langage*. Choix de textes édité par Michel Costantini et Ahmed Kharbouch. Lambert-Lucas.
- Fontanille, J. (2008). *Pratiques sémiotiques*. PUF, « Formes sémiotiques ».
- Greimas, A. J. (1966). *Sémantique structurale*. Larousse.
- Greimas, A. J. (1970). *Du sens*. Seuil.
- Greimas, A. J., & Courtes, J. (1979). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, T. 1. Hachette.
- Jancovivi, J. M. & Blain, C. (2021). *Le monde sans fin*. Dargaud.
- Landowski, É. (2004). *Passions sans nom. Essais de socio-sémiotique, III*. PUF, « Formes sémiotiques ».
- Zilberberg, C. (2006). *Éléments de grammaire tensive*. Pulim, « Nouveaux Actes Sémiotiques ».